

Le vieux Chagrin ou une leçon d'écriture

Aurélien Boivin

Numéro 138, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55468ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2005). Compte rendu de [*Le vieux Chagrin* ou une leçon d'écriture]. *Québec français*, (138), 94–97.

Le vieux Chagrin

ou une leçon d'écriture

>>> AURÉLIEN BOIVIN

Sixième roman de Jacques Poulin, *Le vieux Chagrin* a été publié chez Leméac / Actes Sud en 1989 et a été réédité dans la collection « Babel » en 1995. Il a été unanimement acclamé par la critique, comme les autres romans de l'auteur, Jean-François Chassay y allant même d'une prédiction : « Les fins de décennie sont souvent l'occasion de bilan de classement en tous genres. Parions que *Le vieux Chagrin* se classera parmi les tout premiers romans des années quatre-vingt au Québec ».



De quoi s'agit-il ?

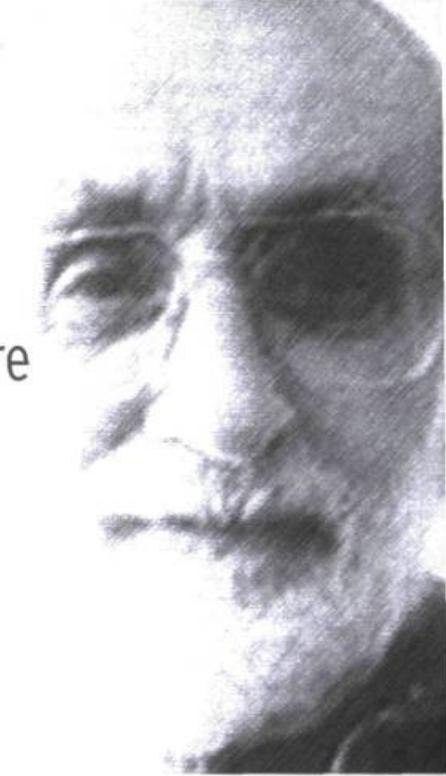
En marchant sur la grève, en face de la maison qu'il habite sur le bord du fleuve, non loin de Cap-Rouge, Jim, le narrateur-écrivain, remarque sur le sable des traces de pas, identiques aux siennes, qui le conduisent à une caverne dans laquelle il s'introduit, un peu à la manière d'un intrus. Il y découvre quelques objets abandonnés par une inconnue, dont un exemplaire des *Mille et une nuits*, avec l'inscription Marie K sur la page de titre. De retour à la maison, il se culpabilise d'avoir violé ainsi l'intimité de celle qu'il soupçonne être une femme, qu'il baptise Marika et qui perturbe l'histoire d'amour qu'il est en train d'écrire, réfugié dans le grenier de la maison. Dans l'espoir de rencontrer cette aventurière – elle a ancré son voilier au large, juste en face de la caverne –, il multiplie les messages qu'il lui adresse, allant même jusqu'à installer une boîte aux lettres sur la grève afin de l'inciter à lui déposer à son tour des messages. Il est si obsédé par la présence de cette jeune femme qu'il ne parvient plus, pendant des semaines, à écrire son histoire initiale, abandonnant ses personnages dans un bar du « vieux Québec ». Qu'à cela ne tienne ! Il inclut ce personnage dans son histoire d'amour qu'il reprend grâce à l'inspiration provoquée par l'arrivée inopinée de la Petite, une adolescente abandonnée, qui trouve refuge dans sa maison. C'est d'ailleurs elle qui le ramène à de meilleurs sentiments et qui l'aide à prendre conscience du rêve éveillé qu'il a vécu et de sa valeur comme écrivain. Marika n'a donc jamais existé, mais ce personnage irréel lui a permis de revivre sa triste séparation d'avec sa femme, qu'il intègre aussi à son histoire, d'enrayer sa panne d'écriture et d'écrire « la plus belle histoire d'amour qui ait jamais été écrite » (p. 184). Reconnaissant, il accepte d'adopter la Petite, ainsi qu'elle le lui a demandé.

Le titre

Comme il est écrit en capitales, on est immédiatement porté à penser que le titre fait référence à une histoire d'amour qui a mal tourné, comme il arrive souvent dans les romans de l'auteur. Mais on est rapidement fixé, dès la quatrième ligne quand le mot Chagrin apparaît avec la majuscule et, quelques lignes plus loin, qu'il est mentionné qu'avec une « queue relevée en point d'interrogation, le museau dans le sable, le vieux chat flairait les empreintes » (p. 9). Toutefois, comme l'écrit Gilles Dorion, le vieux Chagrin « ne sera pas le pivot de l'histoire, il ne sera que le compagnon d'aventures de Jim. La symbolique cachée derrière le titre était en définitive celle à laquelle on s'était attaché au premier abord ». Il sera donc question d'une déchirure, d'un vieux chagrin qui obsède le héros-narrateur et qui l'empêche d'écrire l'histoire souhaitée.

Le temps

L'intrigue du *Vieux Chagrin* se déroule du printemps (« Le printemps était arrivé », p. 9) à l'automne (« la belle lumière d'automne était arrivée », p. 145) d'une année qui n'est pas précisée, mais qui pourrait bien, à la lumière des indications du narrateur-écrivain, correspondre au temps d'écriture du roman. Le narrateur, qui a beaucoup de points communs avec l'auteur, glisse, çà et là dans sa narration, quelques indices : il a déjà publié « une



demi-douzaine de livres » (p. 166), a voyagé en Californie et en Europe à bord de son minibus Volkswagen, où il a écrit plusieurs pages de ses romans, etc. La narration est ponctuée de plusieurs analepses, dont quelques-unes remontent jusqu'à l'enfance du narrateur pour évoquer, avec quelques trous de mémoire, le déménagement de la maison qu'il habite depuis le village de Cap-Rouge jusqu'au bord du fleuve, en empruntant la voie d'eau, opération que le romancier a déjà racontée dans *Jimmy*. Il revient à quelques reprises sur sa séparation d'avec sa femme, blessure qui n'est toujours pas cicatrisée, surtout qu'elle a emporté avec elle une bonne partie des livres de la bibliothèque, dont ceux de Gabrielle Roy, une auteure qu'il affectionne particulièrement – tout comme il se passionne pour l'écrivain américain Ernest Hemingway – « laissant partout sur les rayons des vides qui ressemblaient à des brèches dans un mur de brique » (p. 30). Il se demande d'ailleurs, lui qui est si sensible et si tendre, « pourquoi les images du passé, même quand elles sont vieilles, jaunies et poussiéreuses, sont capables de nous faire si mal » (p. 57). Il fait encore allusion à des voyages qu'il a effectués en Californie, en France et à Venise, à des rencontres avec des êtres qu'il a aimés, à sa première profession d'enseignant et de spécialiste de Hemingway...

Le lieu

Le narrateur habite une maison « hétéroclite, dotée de plusieurs styles », « la maison de [s]on enfance » (p. 11), située en bordure du fleuve, non loin de Cap-Rouge, près d'une caverne, celle d'Ali Baba, qu'il a souvent visitée en compagnie de ses deux frères et de sa sœur, pendant son enfance. C'est dans cette grotte, à laquelle on ne peut accéder que par une brèche très étroite (p. 9-10), qu'il découvre un jour les effets de Marika, dont un exemplaire des *Mille et une nuits*, dans une traduction d'Antoine Galland, ce qui allait déclencher l'intrigue, tout en modifiant l'histoire d'amour qu'il était en train d'écrire, empruntant ainsi la technique de la mise en abyme, c'est-à-dire du texte dans le texte ou de l'histoire dans l'histoire. L'intrigue de sa première histoire se déroule dans le vieux Québec, où Bungalow, celle qui a accepté d'aider la Petite, a mis sur pied la Maison des femmes pour

venir en aide aux femmes violentées ou agressées. Sont évoqués encore la grève où le narrateur se promène dans l'espoir de rencontrer Marika, comme il fait les cent pas dans le grenier de sa maison à la recherche de l'inspiration, Les Éboulements, où il vivra une histoire d'amour à trois, qui le plongera dans la mélancolie, divers lieux visités... Il raconte même une visite à Venise (chapitre 29).

Les personnages

Jim. Il rappelle le Jimmy du roman éponyme, paru en 1969, qui serait devenu adulte. Il a passé la quarantaine (p. 51) et vit seul depuis plusieurs années, depuis en fait le départ de sa femme avec qui il a vécu durant dix ans, et qui est partie avec une sorte de Superman. Il écrit depuis vingt ans, prépare son sixième roman, non sans difficulté. La présence de Marika, qu'il croit avoir aperçue, de temps à autre, sur la grève, « est une sorte d'invitation à tout recommencer, à tout reprendre à zéro » (p. 16), laissant ainsi deviner un drame dans sa vie sur lequel il revient à quelques reprises. Il se révèle un être introverti, « un peu toqué » mais « pas dangereux », écrit-il à son Inconnue (p. 30). Physiquement, c'« est un homme maigre au visage creusé. Avec une tuque de laine rouge, il ressemblerait comme un frère au commandant Cousteau » (p. 31). Né sous le signe de la Balance, il est constamment « partagé, déchiré entre des désirs contradictoires » (p. 32), comme son idole Hemingway (p. 123), divisé entre d'« exécrales sentiments contradictoires : j'avais hâte de voir Marika, mais en même temps cette perspective me remplissait de crainte. Heureux et mécontent d'être de nouveau partagé en deux, divisé contre moi-même » (p. 56). Point étonnant qu'il entretienne des rapports ambigus avec le fleuve, à la fois un bon compagnon, qui « donnait [...] un peu de force et de régularité à [s]on inspiration », mais aussi trop dérangent, distrayant, « avec ses bateaux, ses marées, ses goélands, sa lumière et ses couleurs changeantes » (p. 54). Ancien professeur de littérature et spécialiste de Hemingway, à qui il voue une admiration sans borne et dont il suit à la lettre les conseils, il rêve d'écrire « la plus belle histoire d'amour qui ait jamais été écrite » (p. 185). Obsédé par la justesse,

par la précision des mots pour ne pas qu'ils lui échappent et lui filent entre les doigts (p. 31), il écrit lentement et se présente même comme « l'écrivain le plus lent du Québec » (p. 25 et titre du chapitre 6), mais sait pertinemment que « l'écrivain construit son œuvre à partir de tous les éléments qui lui tombent sous la main et qu'il n'est pas tenu à d'autre règle que celle de la vraisemblance » (p. 49). Il doute souvent de lui, tant dans son écriture qu'en présence des femmes, comme il n'est jamais à l'aise sur un court de tennis qu'il a dû désertier pendant cinq ans en raison d'un problème lombaire, présent aussi dans *Les grandes marées*. C'est d'ailleurs en raison de ce handicap qu'il est forcé d'écrire debout (p. 11), ce qui n'est pas nouveau non plus dans l'œuvre de Poulin, pas plus d'ailleurs que la panne d'inspiration de l'écrivain (pensons entre autres à *Volkswagen blues*). S'il avoue n'avoir jamais vraiment aimé, il laisse deviner sa grande tendresse, tant avec les humains qu'avec les chats, nombreux dans l'œuvre poulinienne, et sa grande générosité, comme le prouvent l'accueil qu'il réserve à la Petite et les rapports qu'il entretient avec elle et avec les chats.

Marika. Ce prénom est formé à partir de l'inscription que Jim a remarquée sur la page de titre de l'exemplaire des *Mille et une nuits*, découvert dans la caverne. Dès le départ, on sait qu'elle est le double de l'écrivain quand, marchant sur la grève, il découvre « des traces de pas dans le sable » (p. 9), et qu'il constate, après avoir « mis [s]on pied dans les empreintes [...] qu'elles étaient exactement à [s]a taille » (*ibid.* et p. 178). Il précise d'ailleurs plus loin qu'« [i]l existait entre elle et lui une ressemblance très étrange » (p. 143), allant même jusqu'à dire, après avoir admis qu'elle n'avait jamais réellement existé, qu'elle était, certes un « cadeau du ciel », qui lui avait permis de relancer son histoire, et sa « moitié féminine ». Tout au long de l'intrigue qu'elle alimente, elle se révèle « une femme mystérieuse », aux sentiments contradictoires, comme le narrateur-écrivain, « proche et lointaine, pratique et rêveuse ; elle avait le sens des réalités et l'esprit romantique ; elle aimait la nature et les voyages ; elle était comme [lui] une solitaire, et puis elle était belle et une sorte de sensualité se dégageait des objets dont elle s'entourait » (p. 143),

objets dans lesquels il affirme découvrir l'âme de la personne (p. 105).

La Petite. Celle dont on ignore le véritable nom, mais qui est connue sous le surnom de la Petite, n'entre en scène que dans le deuxième tiers du roman (chapitre 9). Abandonnée par ses parents à l'âge de cinq ans, recueillie par une belle-mère dont le mari abuse d'elle, dès l'âge de douze ans, elle se révèle aux yeux de Jim, à l'âge de seize ou dix-sept ans, « une drôle de fille, très jeune et maigrichonne, au visage à moitié caché sous des cheveux blonds en désordre » (p. 46), ce qui la rapproche du garçon, d'où l'expression « garçon manqué » qu'elle emploie Jim. Tourmentée et agressive, tout en étant douce, comme Jim, dont elle est aussi un double, elle se réfugie souvent dans un monde imaginaire, car « elle avait besoin de transformer la réalité » (p. 48). Sa présence a pour conséquence de modifier considérablement et le quotidien de l'écrivain et son histoire d'amour. C'est elle qui permettra à Jim de relancer son histoire, en panne depuis plusieurs semaines. Point étonnant que Jim l'adopte et qu'il termine ainsi son histoire : « Les chats et moi nous la regardions faire, immobiles et admiratifs, et je ne sais pas s'ils voyaient la même chose que moi, mais la lumière douce et bleutée qui éclairait son visage me chavirait le cœur » (p. 188). La couleur bleue est aussi une récurrence dans l'œuvre de Poulin.

Le vieux Chagrin. Le chat joue le rôle d'un personnage, un personnage de soutien, pourrions-nous ajouter, puisque ce n'est pas lui, comme le laisse pourtant entendre le titre, qui joue le rôle du personnage principal. Il est compréhensif et compatissant à la douleur de la Petite, qui raconte à Jim son enfance malheureuse. Participant à la scène, le vieux Chagrin, dans son langage de chat, « lui disait que la douceur n'était pas obligatoirement une catastrophe et qu'il ne fallait pas désespérer de l'humanité » (p. 67). Il tient compagnie à la Petite, après cette difficile confession, comme il accompagne souvent son maître sur la grève, comme pour noyer sa solitude.

Bungalow. On ne la voit que très peu. Séparée de sa famille, comme elle l'avait annoncé un an auparavant, elle a le rôle d'introduire la Petite, qu'elle a recueillie à la Maison des Femmes qu'elle a mise sur pied dans le vieux Québec. C'est une femme gé-

néreuse, « une mère-poule » (p. 95), une « super-maternelle » (p. 106), douce et patiente, surtout quand elle visite, en compagnie de sa protégée, divers dépôts d'archives paroissiales, dans les zones frontalières américaines, pour retrouver les parents naturels de la Petite, ce qu'elle réussit, mais les retrouvailles n'ont pas été ce que la Petite souhaitait.

La structure

Le vieux Chagrin est divisé en trente-trois chapitres, tous pourvus d'un titre qui s'attarde à un détail précis jetant un éclairage sur le chapitre et, partant, sur le récit. Ces chapitres sont relativement courts, peut-être trop courts, pour les lecteurs inconditionnels de Poulin. Ils se veulent, ont dit plusieurs critiques, un bilan de son œuvre et de son « projet/objet » d'écriture, a écrit Gilles Dorion. Car, outre l'histoire d'amour, le roman propose une riche et intéressante réflexion sur l'écriture. Point n'est besoin d'être attentif pour retrouver, dans *Le vieux Chagrin*, une panoplie de correspondances, familières aux lecteurs assidus de Poulin : le chalet, devenu ici une maison secondaire, déjà présent dans *Jimmy*, dont le héros apparaît sous les traits de Jim, qui écrit, isolé, dans le grenier, comme le faisait le père de Jimmy ; les chats nombreux dans cette œuvre (Chagrin, Vitamine, Chamourai, Charade) et omniprésents dans l'œuvre de Poulin : Mathusalem et Moustache (*Les grandes marées*), Charabia (*Les yeux bleus de Mistassini*), etc. ; les incessantes allusions à Hemingway, à son minibus Volkswagen, qui renvoie, bien sûr, à *Volkswagen blues*, à la librairie Shakespeare and Compagny, sise au 12, rue de l'Odéon, à Paris (qui sera souventes fois évoquée dans son dernier roman, *Les yeux bleus de Mistassini*) ; le tennis ; les livres, sans oublier des thèmes récurrents.

On pourrait tenter de diviser cette belle histoire d'amour, triste au départ, en trois grandes parties, qui pourraient correspondre aux trois points d'une dissertation. L'introduction décrit la solitude de l'écrivain, en crise identitaire et à la recherche de l'inspiration (chapitres 1 à 8) ; le développement ou l'histoire proprement dite (chapitres 9 à 31), où Jim, dans sa quête du bonheur, est confronté au monde extérieur, car le bonheur semble impossible sans les autres : Bungalow, la Petite, Marika

et Chagrin aussi. *Le vieux Chagrin* semble être le contre-poids des *Grandes marées*, où le traducteur, Teddy Bear, réfugié dans l'Île Madame, doit subir, à chaque grande marée, donc à chaque saison, l'arrivée d'un intrus, qui vient entraver son bonheur et déranger la quiétude nécessaire à sa quête et à ses traductions. La conclusion (chapitres 32 et 33) débouche sur l'accomplissement de la tâche du narrateur-écrivain, qui n'a pas écrit l'histoire qu'il souhaitait mais qui a écrit la plus belle histoire d'amour.

Le roman est encore structuré à partir du quotidien de l'écrivain qui crée, en quelque sorte, sa fiction (qui ressemble en certains passages à une autofiction), en s'appuyant sur de grands textes de la littérature universelle : les *Mille et une nuits*, par exemple, et les entrevues de Hemingway, dont il suit les conseils pour arriver à une écriture dépouillée : « [T]out ce que je savais sur l'art d'écrire, je l'avais appris en lisant des entrevues d'Ernest Hemingway » (p. 24). La pratique de l'intertextualité est une autre récurrence chez Poulin, qui se réfère souvent à ses devanciers, dont il se dit redevable : outre l'auteur du *Vieil homme et la mer*, il mentionne Gabrielle Roy, dont il tient *Bonheur d'occasion* pour son œuvre maîtresse, un texte de Paul Hazard, qu'il remet à Marika, *Chérie* de Colette, dont il est toujours étonné de « la précision avec laquelle elle décrivait les bruits, les odeurs et les couleurs, et toutes les choses de la nature » (p. 36), sans oublier les contes des *Mille et une nuits*.

Les thèmes

L'amour. Jim vit depuis plus de quinze ans une profonde blessure, que le temps n'est pas parvenu à panser : « Je me demande pourquoi, écrit-il, les images du passé, même quand elles sont vieilles, jaunies et poussiéreuses sont capables de nous faire si mal » (p. 57). C'est un peu comme s'il avait perdu son identité, bien marquée par la symbolique des livres. N'est-ce pas par son attachement aux auteurs qu'il affectionne qu'il peut construire un mur solide qui le protège tout en le rapprochant, lui, un solitaire, du monde ? En emportant un lot de livres avec elle, en le quittant pour Superman, son épouse ébranle ainsi le mur et met en péril son existence même, comme si des briques avaient été enlevées du mur. Jim, qui vivait alors un grand bonheur, « le

plus grand qui puisse exister sur la terre » (p. 111), parce qu'il vivait en somme en parfaite harmonie, en fusion totale avec son âme sœur, selon sa propre théorie des âmes, vit une « déchirure dont on ne guérit pas de sitôt » (*ibid.*). Si *Volkswagen blues* se veut le « grand roman des Amériques », *Le vieux Chagrin* se veut le grand roman d'amour, le plus beau que l'auteur ait jamais écrit, du moins jusque-là, car il y aura par la suite le magnifique roman *La tournée d'automne* (cf. *Québec français*, n° 125, p. 88-90). Dès les premières lignes du roman, Jim est amoureux de Marika. Aussi met-il toutes ses énergies à organiser des rencontres, prétextes à sa quête de bonheur. Cette histoire d'amour est mise en abyme dans l'histoire d'amour qu'il avait entrepris de raconter, mais l'arrivée de Marika le rend en quelque sorte stérile, en lui faisant perdre le contrôle de lui-même et de son écriture, du moins le croit-il. Mais, en fait, il n'en est rien car, l'écrivain le sait, « quelquefois, pour écrire, on ne trouve rien d'autre que les débris de sa propre vie » (p. 135). Loin d'avoir échoué, l'écrivain a réussi son pari et, s'il est « l'écrivain le plus lent du Québec », il est loin d'être « le dernier des derniers » (p. 137). Il a su prouver, hors de tout doute, que « l'écriture est pour lui un moyen d'exploration » (p. 102) – pensée déjà exprimée dans *Volkswagen blues* – et un moyen d'introspection, serions-nous tenté d'ajouter.

La solitude. Au moins trois personnages du *Vieux Chagrin* sont aux prises avec la solitude. Bungalow a abandonné mari et enfants pour se lancer, seule, dans un projet, la Maison des femmes, afin de se rapprocher des autres et de les aider. La Petite aussi a connu la solitude depuis son enfance,

après avoir été abandonnée par ses parents et forcée à l'isolement, elle qui a été abusée par un beau-père incestueux. Elle erre, en quelque sorte, dans un monde qu'elle hait, celui des adultes, à la recherche d'un peu d'attention et de sécurité, du bonheur, en somme, d'où sa demande d'adoption à Jim, son protecteur. Quant à ce dernier, il est un grand solitaire, comme d'autres héros de Poulin, que Marika, par son intrusion, dérange dans son projet au point de provoquer ce qu'il appelle une panne d'écriture. Ce n'est que lorsqu'il aura accueilli la Petite, en lui manifestant tendresse et écoute, et qu'il aura accepté la présence dérangeante, mais combien gratifiante, de Marika, comme Teddy accepte celle de Marie, qu'il pourra vivre enfin et écrire son histoire d'amour. C'est grâce à la présence des autres, de la Petite en particulier, qu'il réussit son programme et à trouver l'âme sœur, selon sa théorie, ainsi qu'il se l'avoue à lui-même : « Marika n'existait pas vraiment, elle n'était que la projection d'un désir, une partie de moi-même, ma moitié féminine, ma douce moitié » (p. 184).

L'écriture. Ce n'est pas un thème en soi, mais, chez Poulin, on serait porté à en faire un thème, tant l'écrivain-narrateur réfléchit, dans le roman qu'il écrit, sur l'acte d'écriture, sur l'art d'écrire. Jim est conscient des difficultés de l'écriture. Il le prouve souvent quand, faute d'inspiration, il se voit forcé de faire les cent pas dans son grenier ou sur la plage, quand il n'est pas satisfait d'un passage, d'une phrase, voire d'un simple mot. Sans cesse sur le métier Jim remet son ouvrage ou son texte. Telle pourrait être sa devise. Il est aussi conscient de la mission de l'écrivain, qui « contribuera, par l'écriture,

à l'avènement d'un monde nouveau, un monde où il n'y aurait plus aucune violence, aucune guerre entre les pays, aucune querelle entre les gens, aucune concurrence ou compétition dans le travail, un monde où l'agressivité, entendue non pas comme l'expression d'une hostilité à l'égard d'autrui, mais plutôt comme un goût de vivre, allait être au service de l'amour » (p. 167).

Il faudrait encore parler de la tendresse, de la difficulté d'établir des relations avec autrui, thèmes communs aux autres œuvres du romancier.

La portée de l'œuvre

Il faut chercher le sens de ce roman de quête, de recherche du bonheur dans la théorie des âmes que l'écrivain-narrateur développe au cours de son histoire. Selon cette théorie, « [il] existe des liens de parenté entre les âmes ; il y a même des âmes sœurs, et elles se cherchent et sont malheureuses tant qu'elles ne se sont pas retrouvées ». C'est ce que recherche Jim dans sa quête et, à la fin, il a trouvé cette âme sœur en Marika, qui est la partie féminine de son être, sans doute là où loge sa grande tendresse. Et ce n'est qu'après avoir renoué avec le bonheur, avec son être complet, qu'il peut accueillir la Petite et oublier enfin ses échecs, ses déboires, tout en envisageant l'avenir avec optimisme. La renaissance est à ce prix.



Les grandes figures

Sylviane Soulainne

Johan Beetz

Le petit grand Européen

récit biographique
168 p. • 16 \$



Photo: Johanna

XYZ
éditeur

LES GRANDS ÉCRIVAINS

Belge et aristocrate, il a à ce point marqué les citoyens de la Côte-Nord qu'ils ont baptisé son village Baie-Johan-Beetz en témoignage d'admiration et de reconnaissance.